

Sous la direction de
Catherine Bergeret-Amselek

L'avancée en âge, un art de vivre

Préface de Jean Bégoïn

L'âge et la vie
Prendre soin des personnes âgées... et des autres

é éditions **rès**

Pascal Champvert

Le chemin à parcourir

Nous avons du mal à nous interroger dans cette société sur la question du vieillissement, du temps qui passe, de nos relations aux vieux, au vieux qui est à côté de nous et à celui qui est en nous, car nous avons une part de nous qui est vieille et une part de nous qui est jeune, une part adulte qui avance en âge et une part enfant qui est jeune, comme l'a montré Alain Amselek¹. Nous avons du mal à interroger la part en nous qui est vieille, il est difficile de se voir vieillir... Sur ces questions, il y a deux approches.

Dire deux c'est les séparer, mais le sont-elles vraiment ? Deux approches : l'approche individuelle, personnelle, psychologique, psychanalytique, philosophique, spirituelle². Il s'agit d'interroger tout ce qui est en mouvement en nous ou bloqué, plusieurs contributions ici en rendent compte. Et puis il y a une autre démarche qui est la démarche collective. Je crois à la psychanalyse, à

1. Cf. « La mort dans l'âme », dans le présent ouvrage.

2. S. Hessel, « Réflexions sur la vie, la mort, la transmission », dans le présent ouvrage.

la philosophie, à la spiritualité, mais je crois aussi à la sociologie, je crois aussi aux mouvements collectifs. Si je préside depuis une vingtaine d'années une association, c'est parce que je crois profondément qu'il est possible de faire bouger la société à partir de ce que nous sommes. Je crois au politique au sens fort du terme. Et le politique passe par l'action associative, syndicale autant que par l'engagement dans un parti politique. Il y a deux approches profondément liées. Un travail individuel me semble un peu court s'il ne contient pas en lui une vision globale à un moment donné : se construire, travailler pour bâtir quelque chose de plus collectif ; et par ailleurs je suis aujourd'hui convaincu, même si je ne l'ai pas toujours été (mon propre vieillissement m'a fait évoluer dans ma réflexion), que faire un travail collectif sur le collectif, sur le sociétal est limité ; et c'est peut-être une forme de mensonge, mais c'est en tout cas un travail limité si on n'y inscrit pas cette vision individuelle et personnelle. Les contributions qui suivent se placent après des témoignages indiquant ce qui met en mouvement les individus, et l'expression de plusieurs générations autour de la transmission, de la vieillesse et de la mort.

Vient le temps d'évoquer cet engagement collectif et de voir comment on peut le faire évoluer, comment on peut faire bouger la société. Sans oublier la dimension personnelle, nous allons nous soucier du sociétal à travers des points de vue complémentaires.

Pascal Champvert

*Manager insolite au service
des personnes âgées*

Manager auprès des personnes âgées, c'est insolite. Comment dépasser l'insolite de cette situation, ce qu'il y aurait d'un peu fou ?

Si elle n'est pas le sujet central de mon propos, la bien-traitance en sera toutefois le fil conducteur ; comme le bonheur, l'amour ou beaucoup d'autres choses la bien-traitance est plus un chemin qu'un objectif, et donc plus on veut l'atteindre, moins on l'atteint ; par contre si on la vit comme un cheminement, alors on peut faire avancer les choses. Le premier rôle du manager, c'est d'analyser, de prendre du recul et d'aider les équipes, surtout quand on travaille dans l'aide à la personne, dans un travail de mise à distance et de réflexion. Et c'est d'autant plus important dans l'aide aux personnes âgées car notre société n'aime pas les vieux, et ne veut pas les voir, ce qui lui permet de régler un autre problème : celui de la mort¹.

1. Comme le disait Geneviève Laroque, les vieux ont hérité de la question de la mort puisque 80 % des gens qui meurent ont plus de 70 ans.

De plus, un certain nombre d'entre eux, non contents d'être vieux, d'être pour l'essentiel des femmes, se payent le luxe d'être folles ! Quand on est « femme, vieille et folle » (avec des tonnes de guillemets) on fait vraiment tout pour se faire exclure de cette société ! Or, la première tâche du manager, c'est de montrer à ses équipes combien la société laisse les individus seuls, pour ne plus parler des vieux, des fous et de la mort...

À ignorer ces questions-là, on laisse l'individu face à lui-même dans la société occidentale, on l'abandonne pour ne pas se poser ces questions majeures, celle du temps qui passe, celle de la mort, celle de la folie, interrogations qui ont probablement structuré toute l'histoire de la pensée des hommes, toute l'histoire artistique, spirituelle et politique. De ce fait on laisse les individus sans réponse et totalement déboussolés ; c'est extrêmement intéressant. Et préoccupant.

La vie est longue ; la mort l'est aussi. Car le temps de la maladie chronique, le temps de la maladie invalidante est de plus en plus long.

Les sociétés occidentales sont les seules au monde, et les premières dans l'histoire de l'humanité, à avoir le privilège d'avoir un grand nombre de personnes âgées qui vivent longtemps (quatre ou cinq générations se côtoient). L'Occident connaît cela grâce à son développement économique depuis la fin des années 1940, fondé sur la reproduction rapide des biens de consommation et des moyens de production. Il a valorisé la rapidité, la jeunesse, le neuf, le fait de jeter ce qui est vieux ; et il vit un vrai retour du refoulé : refusant de se confronter au vieux au fou et à la mort, l'occident a en son sein un nombre

important de personnes qui lui posent ces questions désormais taboues !

C'est pourquoi les personnes âgées, dont on ne cesse de nous dire qu'elles constituent un problème, sont comme toutes nos phobies, non pas un problème mais un défi, c'est-à-dire une opportunité et probablement la résolution d'un certain nombre de nos difficultés. Le rôle des managers, c'est de le penser, de le travailler, et aussi de le partager avec leurs collègues parce que les professionnels sont aussi le produit de cette société, donc nous vivons cette contradiction au plus intime de nous-mêmes. Nous sommes âgistes. Nous ne disons pas notre âge. Nous pensons que pour être aimables, il faut dire à un ami qu'il fait dix ans de moins. Et donc nous-mêmes sommes pris dans cette aporie, cette impasse intellectuelle qui consiste à penser avec la société que le vieux est un résidu de l'humanité, alors que ce vieux, pour lequel on nous demande de travailler et d'être à son service, présente dans son individualité, on le sait, plein de qualités humaines. On est en permanence en tension dans cette espèce de contradiction entre l'individu merveilleux qu'il est et que l'on peut voir, et cette injonction de la société qui nous dit : « Mais c'est affreux de travailler pour des vieux ! » Un bon directeur d'hôpital ne travaille pas en gériatrie. Un bon psychologue ne travaille pas auprès des vieux. Et l'on peut dire la même chose pour l'infirmière ou l'aide-soignante...

Dans un repas de famille, si une aide-soignante dit qu'elle travaille en chirurgie dans le service du professeur Untel, cela impressionne beaucoup ; quand la cousine qui est en bout de table dit : « Moi, je suis aide-soignante dans une maison de retraite », cela impressionne beaucoup moins. Ce qui vaut pour les plus éminents vaut aussi pour les

plus modestes, et ces contradictions-là, nous les affrontons en permanence. Notre premier devoir n'est donc pas de nous battre contre la société mais au moins de nous réinterroger.

Comment peut-on prendre du recul, avoir ces capacités de réintégration des vieux et de ce qu'il y a de vieux en nous, sans y être aidé par tout un encadrement et tout un management ? Ainsi que le faisait remarquer un consœur, c'est très intéressant pour la société de dire que les salariés sont dévoués : ça évite de poser d'autres questions sur leur statut. Ils sont dévoués, ce sont des saints (mais on les paye mal), alors que travailler auprès des personnes âgées confronte à la société et aux contradictions qu'elle porte et à des oppositions très fortes pour chacun : vieux-jeunes, dont Freud disait que c'était l'opposition la plus fondamentale ; mais on pourrait en voir d'autres comme fou-pas fou, vie-mort, individuel-collectif, sécurité-liberté, passé-avenir.

Les établissements pour personnes âgées posent d'autres questions : en premier lieu, dans la société occidentale, une maison de retraite est comme une synagogue pour un anti-sémite : elle renvoie à la société discriminante qu'il existe des vieux qu'elle ne veut pas voir, et qu'on dévalorise, plus encore s'ils ont des fragilités et des handicaps.

En second lieu, la maison de retraite porte en elle-même quelques contradictions majeures de la société. Voilà une société qui dit : « Il faut des maisons de retraite médicalisées avec des infirmières, des médecins, en blouse blanche de préférence, des professionnels paramédicaux, très centrés sur le corps et la santé physique des personnes. » Mais quand on a médicalisé l'ensemble de la relation à la personne âgée, tout le monde dit : « Ça sent la mort. »

Autre injonction paradoxale : « Il faut créer des établissements » et en même temps « il faut rester à domicile le plus longtemps possible » (on parle de « maintien »).

Voilà des questions que notre société devra dépasser, probablement en créant des structures nouvelles, des « domiciles regroupés », comme l'ont fait les Danois, ou les Américains pour les plus riches d'entre eux ; cela existe en France avec les résidences-services pour les plus riches ou les foyers logements pour les plus valides.

En attendant, il faut aider les salariés des établissements à trouver leur rôle dans une société qui le dévalorise constamment.

Travailler à domicile n'est guère plus facile car cette société qui prétend favoriser ce secteur en fait l'un des premiers (avec le bâtiment) à employer des travailleurs pauvres (souvent des femmes, encore une discrimination). Et quand les pouvoirs publics engagent une aide aux associations, ils demandent de diminuer le taux de personnels formés pour limiter les coûts, alors que tout le monde s'accorde à souligner la nécessité de la formation des salariés qui accompagnent les publics fragilisés ! Enfin, il faut rappeler que 8 000 emplois ont été supprimés en 2011 dans l'aide à domicile et à peu près autant l'année précédente... Belle priorité.

Pour sortir de cette difficulté a priori inconciliable, il faut la parole. D'abord, laisser beaucoup parler les professionnels, les écouter, individuellement et aussi collectivement (par le biais des associations et des organisations syndicales). Ensuite, s'appuyer sur la parole des personnes âgées. À titre individuel, il s'agit de valoriser leur parole, ou, comme le montre très bien Yves Gineste, leur communication non verbale, si elles n'ont plus accès à la parole.

Les écouter dans ce qu'elles ont à nous dire car leur autonomie existe toujours.

En effet, tant que nous considérerons que l'autonomie d'une vieille dame de 90 ans vaut moins que la nôtre ou que l'exploit de sa vie a moindre valeur nous serons encore dans la ségrégation.

Si l'exploit d'une vieille dame en fauteuil, c'est de mettre une heure pour aller de sa chambre à sa salle à manger pour prendre un verre d'eau, cet exploit vaut les miens. Si nous croyons à la fraternité, à l'égalité des hommes et des femmes, alors oui, cette autonomie existe, faite de tonnes de dépendances comme pour nous ; c'est pourquoi je n'utilise pas le terme de « dépendance » pour catégoriser un groupe, parce que nous sommes tous autonomes et dépendants et que nos dépendances et nos autonomies se valent toutes. En humanité elles valent la même chose.

Écouter individuellement ; écouter aussi collectivement : la démarche « Citoyennage » promue par l'AD-PA réunit chaque année, dans plusieurs régions de France, des résidents et des personnes âgées aidées à domicile dans un colloque où ce sont eux qui s'expriment sur des thèmes qu'ils ont choisis et préparés ensemble ; les professionnels écoutent et peuvent ainsi s'appuyer sur la parole des anciens (y compris quand ils sont handicapés et fragilisés) pour repérer les dysfonctionnements de la société.

Voilà pourquoi, comme Danielle Rapoport l'a fait en d'autres temps avec les professionnels s'occupant d'enfants, plus nous écouterons, plus nous échangerons sur la situation des personnes âgées, plus nous trouverons des solutions pour sortir de cette situation d'impasse et nous arriverons à faire une belle rue, voire un grand boulevard au service de nos aînés.